L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73.

NOUVELLE-ORLEANS JEUDI MATIN, 6 DECEMBRE 1883.

57me Année

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

JEUDI, 6 DECEMBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

VENTES DE CE JOUR

Par Spear & Escoffier, au coin des rues Donaue et Royale, installations de l'ancienne banque des Citoyens.

A nos abonnés.

Ceux de nos abonnés qui ne recevraient pas très exactement *L'Abeille*, ou qui la recevraient trop tard, ou sans le Supplément qu'elle renferme presque tous les jours, sont instamment priés de porter leur plainte à l'administration du journal.

Le message du Président des Etats-Unis.

Nous ne contestons pas à M. Chester A. Arthur sa haute valeur comme homme du monde; il a les façons élégantes; il porte bien l'habit et a le meilleur coupeur des Etats-Unis. Il fait bonne figure à la Maison Blanche, et il y donne d'excellentes réceptions, mais, nous croyons qu'il a encore quelque chemin à faire, pour devenir un véritable homme d'Etat; et c'est, peut-être, pour achever son éducation, sous ce rapport, qu'il nourri, dit-on, la noble ambition d'une seconde présidence. Y réussira-t-il? Nous avons de la peine à le croire. Avant lui, le général Grant avait fait le même essai; il y a réussi. Nous doutons fort que le pays, qui s'y est laissé prendre une fois, commette la même faute à propos de M. Arthur.

En attendant le premier magistrat de l'Union vient de nous gratifier d'un message assez pauvre, presqu'incolore. Message d'affaires, dira-t-on; soit, mais cela n'empêche pas d'avoir des idées, d'en suggérer à un Congrès; c'est la plus belle occasion qu'ait un Président de se montrer homme d'Etat, et M. Arthur semble n'avoir pas su beaucoup en profiter. Son message n'est guère que le résumé, assez bien fait, si l'on veut, mais rien que le résumé, des différents rapports annuels des membres de son cabinet; il parcourt rapidement tout le cercle de l'activité et de la politique américaine; mais il trace de tout cela un tableau aux couleurs ternes; on sent que la vie, la passion n'anime pas l'auteur. M. Arthur écrit, suivant nous, des messages, comme il fait de la politique, en amateur. Ce n'est pas cela qu'il faut à une république comme la nôtre, où tant de questions sont agitées par les esprits, où tant de graves intérêts sont mis en jeu.

Le seul passage du document qui mérite d'attirer l'attention, est celui où il traite la question financière. Il s'oppose à une trop rapide extinction de la dette au moyen de lourds impôts imposés au pays. Il y a beaucoup de vérité dans cette idée. C'est ainsi que l'entendent bien des nations qui ne s'en trouvent pas plus mal; il y en a même, qui basent leur politique économique sur la perpétuité de la dette, qu'elles réduisent peu à peu, par la conversion graduelle des rentes.

Quant à la question du tarif, dit-il, les modifications qui y ont été faites, par le Congrès, dans sa dernière session, n'ont pas encore eu le temps de porter leurs fruits; les résultats incomplets qu'elles ont eus jusqu'ici, ne justifient en rien une nouvelle révision plus radicale—Cela n'est pas bien nouveau, mais cela est sage, sensé, et nous croyons que beaucoup de bons esprits seront de l'avis de M. Arthur.

Nous n'avons aperçu dans ce long document, aucun passage qui fasse allusion aux améliorations de la navigation et des levées du Mississippi. C'est là un grand tort, à notre avis, nous savons bien que le Président s'est donné, un jour, la peine d'envoyer au Congrès un message spécial surtout très intéressant sujet; mais ce n'est pas une raison pour n'en pas dire un mot, dans un document où, toutes les questions qui intéressent le pays devraient être passées en revue, et traitées à fond, s'il est possible. Le Mississippi est devenu un fleuve national. La moitié de l'Union lui doit ses moyens d'existence. A ce titre, il a droit à une mention dans un message annuel du Président. Le silence de M. Arthur, à cet égard, n'est pas d'un homme d'Etat. Il ne faut jamais laisser dormir des question aussi vitales.

Ce n'est pas ainsi que l'a compris M. Carlisle, dans la courte allocution qu'il a adressée à la Chambre des Représentants; et, sans désigner précisément le grand fleuve, il y a fait une allusion assez transparente, pour éclairer les esprits anxieux et dissiper bien des alarmes.

Nous ne concevons pas un pareil oubli de la part du Président, surtout, quand nous le voyons parler avec tant de chaleur, d'une question d'un caractère plus local, d'un événement qui n'aura qu'une durée éphémère, bien que les résultats doivent peut-être s'en prolonger, bien loin, dans l'avenir; nous voulons parler de notre grande Exposition de 1884.

"Cette Exposition, dit-il, qui aura lieu à la Nouvelle-Orléans, à l'occasion du centième anniversaire de la première expédition de coton des Etats-Unis, mérite d'obtenir un beau succès; elle a déjà existé bien des intérêts dans toute l'étendue de l'Union, et à l'étranger."

Voilà de bonnes paroles, dignes de sortir de la bouche d'un Président qui a quelque souci des intérêts de toutes les parties du pays, et qui n'en oublie aucune section.

Inutile de revenir sur une foule de questions dont parle M. Arthur, sans jamais exprimer ou suggérer une idée appréciable; les différentes solutions, on sont déjà connues de tous. Ce sont des redites qui allongent le message, sans lui donner plus d'intérêt.

Au fond, avons-nous à nous plaindre de l'esprit qui anime le document? Non. S'il ne renferme rien de saillant, il est, en revanche, sensé à peu près dans toutes ses parties; le préjugé sectionnel ne s'y aperçoit nulle part, et il est exempt de toute passion de parti. On croit même y saisir une sorte de découragement, chez le premier représentant du parti républicain, en présence de la marée montante de la démocratie.

En somme, on éprouve, à sa lecture, une sorte de froideur qui vous place nulle part, l'ardeur qui échauffe généralement l'homme d'Etat, le trait de lumière qui jaillit de l'esprit du penseur, du philosophe; presque partout, une réserve de ton et de maintien qui faisait venir tout à l'heure, au bout de notre plume, le mot de politique d'amateur.

Telle est l'impression que nous a laissée le message, presqu'exempt de fautes, mais aussi vide de nouveautés, que plein de redites et de lieux communs.

LOUISIANE.

Le *Chief*, Donaldsonville, du 1er décembre :

Deux cannes, d'une magnifique taille, ont été envoyées au magasin de M. C. Kline, par M. A. J. Greenwood, économe de l'habitation Dugas. Elles proviennent de deux coupes faites sur cette habitation—l'une dans un champ de 27 1/2 arpents, l'autre dans un champ de 7 arpents; ces deux coupes ont donné de 27 1/2 à 30 tonnes, l'arpent.

La récolte de M. Dugas est roulée dans la sucrerie Peytavin; elle a rendu 3,000 livres de sucre l'arpent. Il faut dire que, M. Greenwood est un très habile sucrier.

—Le temps reste au beau fixe, et les travaux des planteurs n'en réussissent que mieux; aussi ces derniers n'ont ils qu'à se féliciter de la situation.

Les rapports qui nous arrivent de tous les côtés, sont on ne peut plus encourageants. Il y a bien peu de propriétés où le rendement ne soit pas beaucoup plus considérable qu'on ne s'y attendait, avant de commencer la roulaison.

Sur bon nombre d'habitations de peu d'étendue de la paroisse, toutes les cannes ont été récoltées et le travail est terminé; tandis que les grandes sucreries en ont pour deux semaines encore. Quelques unes ne termineront que du 10 au 15 Janvier.

M. Adlard Landry a fini sa roulaison, la semaine dernière, et il a obtenu 215 boucauts; superbe résultat. Il est en train de rouler les cannes du juge Henry L. Duffel.

M. R. O Landry a fait 118 boucauts; récolte de premier ordre.

M. Léon Babin a aussi terminé. Il a 33 boucauts et demi, de qualité supérieure.

On nous annonce que Mme James Dodds a fait 102 boucauts sur 70 arpents.

M. Alois Watke, qui cultive une petite propriété, juste au dessous du chemin de fer, sur la rive droite du Bayou Lafourche, vient d'achever sa roulaison; il a fait 10 boucauts.

La magnifique habitation de "Belle Alliance," propriété de MM. E. et J. Kock, a donné déjà 1,700,000 livres de sucre. On y fera certainement plus de deux millions de livres, c'est-à-dire, plus que l'an dernier.

Sur l'habitation "Belle-terre," appartenant à MM. Lemann et Harrold, dans le haut de la paroisse Assomption, on avait déjà obtenu, mercredi dernier, 500,000 livres, et il y a encore des travaux pour plus de trois semaines.

Les sucreries de MM. McCall frères, Jas. Teller, Léon Godchaux et MM. M. Israël et Cie, ont encore plus de deux semaines de travaux à accomplir.

La récolte de la propriété Rodriguez, appartenant à M. Myer Lemann, dépasse cela de l'an dernier de 15 boucauts. On la porte à 495 boucauts.

La rupture de segment d'un hérisson a occasionné un retard de quarante-huit heures, cette semaine, sur la propriété Ste-Elizabeth, de M. J. T. Nolan.

Il y a eu aussi un accident semblable sur la propriété Ben Gibson.

—Dans la paroisse St-Jacques, un téléphone a été installé dans le magasin de M. Billon, où est situé le bureau de poste. On y communique facilement, avec la Nouvelle-Orléans et Donaldsonville. L'opérateur est M. Oscar Billon.

—Depuis samedi, un train part, tous les jours, sur la ligne du chemin de fer de la Vallée du Mississippi, et pénètre jusqu'à la station Belmont, *pas de "College Point."*

Le Pionnier de l'Assomption, du 1er décembre :

Le temps est encore au beau fixe. Depuis quelques jours-il s'est mis au froid et nous avons de plusieurs gelées blanches. On ne pouvait rien désirer de mieux pour la roulaison. Ce temps a fait mûrir la canne, qui aujourd'hui, rend beaucoup plus que les semaines précédentes. — Quelques habitants ont fini de rouler et beaucoup d'autres finiront dans le courant de la semaine prochaine. On est généralement satisfait, sur le bayou Lafourche, des résultats obtenus de la récolte.

—*Des cultivateurs d'élite ne feraient point tort à nos cultivateurs d'élite.* Nous ne refusons vraiment ni les capitaux ni les travailleurs. Tout naïpial est bon à recevoir, et tout travailleur doit s'accueillir. La Louisiane a bien des milliers d'arpents de terre en friche, livrés aux herbes, appartenant aux serpents, aux lapins et aux chats ouis, et qui feraient de riches et magnifiques fermes.

Nous sommes 800,000 en Louisiane, et nous pourrions être 8,000,000. La richesse d'un pays comme le nôtre est dans son agriculture, son industrie et sa population. Avec tout cela, sans aucun doute, on peut commercer, naviguer et être heureux. Aussi, pas de refus à M. le consul de France. Ses travailleurs, ses capitalistes et ses agriculteurs d'élite peuvent venir sans gêne. Ils seront les bien venus et les bien reçus. Ce n'est pas la bonne volonté qui manquera de notre part, et si la Louisiane est fertile, si son sol est d'une fécondité merveilleuse, à étonner Cérès elle-même, nous n'avons pas à répéter que la Louisiane est hospitalière. Cela se sait. Qui donc l'ignore?

—Les nombreux amis de l'Hon. juge Adrien Pothier apprendront avec peine l'accident qui lui est arrivé. Mercredi dernier, en voulant décharger son fusil, la gachette toucha une des marches de l'escalier, de façon tout duquel il se trouvait sur sa galerie, et fit partir la charge qui l'atteignit à la main. Les docteurs Robert Lawes et J. A. Blanchard, appelés à la hâte, déclarèrent l'amputation de trois doigts de la main droite nécessaire. L'amputation fut faite avec succès par ces deux habiles chirurgiens et le malade ne court plus aucun danger.

—*Décédée*, à sa résidence, habitation Ste Rose, paroisse Assomption, Lne, samedi, 24 novembre, à une heure moins le quart de l'après-midi, Eiodie Tête, veuve de François Jourdan.

Mme Jourdan était la sœur de nos braves et estimables co-paroissiens Francis Amédée et Alfred Tête.

Sa mort est un deuil, non-seulement pour sa famille, mais pour ses voisins et pour tous ceux qui l'ont connue. Son caractère doux et les nombreux actes de charité qu'elle accomplissait sans ostentation, la font vivement regretter.

Nous joignons nos regrets aux leurs et prions sa famille d'agréer nos sincères compliments de condoléance.

La maison Solari, No 23 rue des Magasins, annonce qu'elle a un débarquement et un magasin au grand choix de vin de Champagne et autres vins, ainsi que des conserves, fruits, etc., etc. Voir plus loin.

Paul Gelpi & Bro.—Cette maison vient de recevoir un grand envoi de vins fins et ordinaires, de fruits en jus, de liqueurs, etc., que nous nous empressons de signaler au commerce de détail et aux consommateurs. Voir l'annonce.

L'opinion de l'éminent Dr R. S. Stuart.

Président de l'Hôpital Maryland, de Baltimore.

" " " " J'ai fait usage du Celdon's Liquid Beef Tonic pendant plus d'un an. Il réunit les vertus de la nourriture et celles d'un *tonique remarquable*; et je suis certain qu'il a *sauvé la vie à bien des personnes dans des cas où d'autres médecines* sont restées sans résultat." (Souvenez-vous du nom CELDON.—N'en prenez pas d'autre).

Théâtre de l'Opéra.

Nous n'avons pu entendre hier que les deux premiers actes du *Songe d'une nuit d'été* et nous avons vivement regretté que nos fonctions nous appelassent dans deux théâtres au cours de cette même soirée.

Néanmoins ces deux actes, qui sont, d'ailleurs, les plus remarquables de ce très remarquable ouvrage, nous ont suffi pour nous autoriser à écrire que si de bonnes interprétations peuvent gagner la cause de l'opéra-comique, celle d'hier ne contribuera pas peu à ce résultat.

Nous n'avons ni le temps ni l'intention de dire en détail ce que nous avons vu et entendu à cette reprise de la partition d'Ambroise Thomas; cette appréciation tiendra place dans notre prochain Bulletin. Nous nous empressons pourtant d'écrire que cette soirée a été, à tous égards, la meilleure de la saison pour M. Valdéjo et Mlle Jouanny; et que M. Bonhivers a joué et chanté Falstaff d'une très aimable façon, sans jamais tomber dans ces vulgarités agaçantes et prétentieuses, auxquelles se livrent trop souvent les sujets de province.

Ajoutons au courant de la plume que les stances dites par M. Valdéjo, et le duo du même acte par Mlle Jouanny et le ténor ont produit un effet profond et ont été saluées de bravos bien à leur place.

Il y a eu assaut de talent entre les deux artistes, et les applaudissements ont été aussi chaleureux pour chacun d'eux, après partage, ait une riche part.

Ce soir *La Juive* avec Mlles Villanova et Jouanny; MM. Lestellier, Jourdan, Marty, Mangé.

Tout a été renouvelé, comme accessoires, et richement renouvelé afin que le cortège du 1er acte soit digne de l'ouvrage.

Au 3me acte *La Tour enchantée*; grand ballet dansé et mimé par Mlle Rosier que seconderont Mlles Guillerme, Gossi et le corps de ballet.

Après demain samedi, en Matinée, *Les Dragons de Villars*; le soir *Les Huguenots*.

GRAND OPERA HOUSE.—La salle regorgeait de monde hier soir, cela est littéralement vrai. Le titre de la pièce *L'Article 47* avait sans doute exercé une plus décisive influence sur le public que les ouvrages précédents.

Et cependant le pauvre auteur, Adolphe Belot aurait été fort étonné si, le téléphone transatlantique fonctionnant déjà, il avait pu entendre ce que l'on jouait là comme son œuvre. Voilà de la vivisection, voilà de l'audace suprême dans l'adaptation.

L'Article 47 n'est certes point un chef-d'œuvre, mais ceux qui l'ont retouché de ce côté de l'eau, l'ont assurément rendu plus déconnaissable encore que Cora, la Gaditresse, après le coup de pistolet de Duhamel.

Ces vilaines plaisanteries ont cours, d'ailleurs, et depuis longtemps dans notre pays; et à coup sûr si Belot était mis au courant de celle-là il dirait, dans la formule parisienne: Je la trouve mauvaise.

Toutes les qualités de Clara Morris se montrent dans ce drame, et beaucoup de celles-là ont une haute valeur. On sent, à la suivre, —physionomie, jeu muet, action, diction,—qu'elle crease, qu'elle fouille ses rôles, et trop peut-être; on découvre tout d'abord qu'elle y apporte toute une conscience, toute soit intelligence distinguée. Mais il nous paraît qu'elle dépasse fréquemment le but; qu'elle est parfois monotone et qu'elle outrance souvent le réalisme lui-même.

Elle a le défaut de ses qualités.

Néanmoins dans ses exagérations même le talent s'affirme. On n'est plus un sujet ordinaire quand on interprète ainsi, par exemple, les diverses gradations par lesquelles passe Cora avant d'arriver à la folie et d'être foudroyée par elle.

Ce suivant ces efforts-là, fréquemment éloquents, on n'a pas le temps de les condamner. On est impressionné, absorbé par eux, et ce n'est qu'après la chûte du rideau qu'on se sent prêt pour l'analyse, et qu'on s'étonne de bien des émotions subies. C'est de la surprise, mais qui a son agrément.

L'Article 47 sera répété ce soir.

THEATRE ST-CHARLES.—Au théâtre de l'Opéra, rue Bourbon, qu'il s'agisse d'opéra, d'opéra comique, d'opérette, de drame, comédie ou vaudeville, la direction se heurte immanquablement à un obstacle immense, presqu'infranchissable. Elle a beau consacrer des mois à l'étude de tel ou tel ouvrage de la plus haute importance qu'elle a besoin de produire dans les meilleures conditions de réussite, le public est là, exigeant, impérieux, qui ne lui tient qu'un faible compte de tant d'efforts, qui ne s'arrête pas longtemps à la même attraction, et exige sans cesse un renouvellement d'affiche.

Grâce au mytle qu'il a adopté, M. Bidwell n'est pas soumis à cet inconvénient. Les *combinations* changent chez lui chaque semaine, à très peu d'exception près, et il en résulte que la curiosité publique est toujours en éveil. Même si les ouvrages étaient répétés par ces compagnies diverses, il y aurait là encore de la saveur; on les irait voir, ne fut-ce que pour le plaisir et, dirons-nous, l'exercice des comparaisons. Mais ces redites de *combinations* à *combinations* sont infiniment rares, n'existent point à vrai dire.

Chaque troupe a son propre bagage artistique; la pièce ou les pièces dont elle vit, jouant une semaine, deux parfois, l'autre demeure inexplorée, et cependant pressée de jouer la seule qui plaise, et très fréquemment vous y retrouvez les mêmes visages.

Ainsi, pour citer un exemple entre cent, Mlle Charlotte Thompson, dont le répertoire est riche assurément, a un engagement de sept jours à la Nouvelle-Orléans, et durant toute cette période—matinées comme soirées—elle ne donne absolument qu'un seul et même ouvrage *Jane Eyre*.

Et nul ne songe à s'élever contre cette uniformité des programme, et les gens qui connaissent le théâtre, trouvent fort bien qu'une artiste de valeur sérieuse ait la prétention de captiver une population par une pièce répétée chaque jour, puisque cette pièce est un cadre où elle peut mettre en lumière toutes ses qualités.

De la scène elle publie à l'occasion de bien étudier une personnalité artistique, de bien en saisir toutes les faces, rénditat impossible à obtenir sur une seule et même jour deux auditions. Et puis cette carrière, longue si elle interrompue, d'un même ouvrage est pour l'interprète la plus féconde des leçons. A chaque représentation il se rend mieux compte de la façon dont il a établi, composé, rendu son rôle; les idées s'ajoutent aux idées, les inspirations nouvelles naissent et on arrive graduellement le plus près possible de la perfection.

Tel est le cas pour les *stars*, jusqu'au moment où, blasée enfin sur un rôle, ils le négligent, le jouent à contre-cœur et y baissent par conséquent.

Tel n'est point le cas pour Charlotte Thompson. Chaque fois qu'elle reparaît dans Jane Eyre il semble qu'elle ait donné un soin nouveau à son personnage; il semble qu'elle l'ait mieux relevé encore de quelque bon trait d'observation. Ce qui prouve qu'il y a chez elle étude et conscience en même temps que qualités natives.

Donc la comédie drame de *Jane Eyre* reparaît chaque soir au St-Charles et chaque soir elle est applaudie par une salle bien occupée comme quantité et comme qualité.

L'œuvre est remplie d'intérêt; sa valeur s'augmente et de la valeur de Mlle Charlotte Thompson et de celle des sujets qui l'entourent. C'est ce qui explique les belles recettes déjà réalisées et qui se continueront jusqu'à après demain soir, samedi, terme de l'engagement de Mlle Charlotte Thompson.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—En suivant les diverses troupes de Minstrels qui, chaque saison, nous visitent régulièrement, et qui fréquemment sont composées des mêmes éléments que les années précédentes; en assistant aux succès très marqués de ces compagnies, en comptant leurs belles recettes, nous avons bien des fois envié pour le directeur d'une troupe lyrique la bonne étoile de ceux qui les exploitent.

Deux ou trois séries de programmes sont composées et sur cette bagatelle on va tout le long de l'Amérique, en parcourt les villes des Etats-Unis—grandes et petites—et dans chacune on fait bonne cueillette. Point ou peu de travail pour les sujets; nul casse-tête, aucun *pourcis* pour le directeur qui n'a qu'à se laisser aller au courant, sans craindre ni la lenteur des répétitions, ni la difficulté du travail, ni les rhumes. Si même un rhume survenait, on trouverait probablement moyen d'en tirer un effet comique.

A Dieu ne plaise qu'il entre dans notre pensée de condamner ce genre des *Minstrels*; nous disons, il en est même de bien véritablement amusants, spirituels. On se rappelle peut-être l'excellente impression produite à Paris par la première compagnie de cette sorte qui le visita. Quoique les trois quarts de l'auditoire ne les comprissent pas, la réussite fut grande, dépassant toutes les espérances, grâce à l'extérieur même des types reproduits, grâce à la physionomie étonnamment mobile et aux intonations éminemment comiques de quelques-uns de ces joyeux compères.

Nous voulons dire que la majeure partie du public américain est très friande de ce genre de spectacles et qu'il reste et restera longtemps encore l'un des plus avantageux et des plus faciles à exploiter.

Les Minstrels de Happy Cal Wagner comptent au premier rang des heureux. Partout ils sont vus et revus avec plaisir; on se presse à leurs représentations, le programme fût-il invariablement le même; ce qui n'est point le cas d'ailleurs. Au contraire tous jouent quelque variété y est portée. Seulement il est généralement quelque pièce de résistance, pour ainsi parler, qui revient, parce que la masse s'y plaît, et aime à la retrouver.

Leur semaine d'engagement aura été profitable aux uns et aux autres, et ils auront fait attendre très patiemment les représentations de M. Milton Nobles, dont la première est annoncée pour dimanche prochain.

L'enceinte bastionnée de Paris.

Nous lisons, dans la *République Française*, du 21 novembre :

On a vu que le *Temps*, après avoir démontré avec une singulière légèreté nos renseignements sur le projet de supprimer l'enceinte bastionnée de Paris les a confirmés de point en point dès le lendemain; il ne l'a pas fait sans nous chercher de nouvelles chicanes qui nous étonnent vraiment de sa part. Nous n'y répondrons pas. Mais nous profitons de l'occasion qu'il nous fournit malgré lui de préciser avec une grande rigueur l'état actuel de la question.

Nous appuyant sur l'autorité d'hommes de la plus haute compétence et dont l'opinion déterminera la solution à intervenir, nous avons dit et répétons que l'enceinte de 1840 serait plutôt nuisible qu'utile à la défense de Paris, parce qu'elle maintiendrait trop près de la population et trop loin de l'assaillant un effectif de combattants et un matériel de guerre très-considérables l'un et l'autre et qui, à cette distance, ne pourraient prendre part aux premières opérations contre les armées ennemies venant investir la capitale. Nous avons ajouté que, sur l'avis de grand état-major, le ministère de la guerre, dont le sentiment personnel est conforme à cet avis, se montre prêt à accepter les propositions qui lui seraient présentées dans cet ordre d'idées par le conseil municipal de Paris et à les soumettre au Parlement. Mais le ministère ne consent pas à la suppression de l'enceinte que sous deux conditions formelles que nous avons indiquées.

La première condition serait l'achèvement de la nouvelle ligne des forts extérieurs, aux frais de la ville, par la construction de huit redoutes, dont quatre au nord entre Saint-Ouen et Vaujours, et quatre au sud entre Palaiseau et Villeneuve-Saint-Georges. Nous n'avons pas dénigré ces deux lacunes dans nos précédents articles parce qu'il nous avait semblé inutile de le faire; nous spécifions aujourd'hui, afin qu'il n'y ait aucune ambiguïté pour ceux qui tenteraient encore de nous contredire.

A cette clause pécuniaire de la convention à conclure entre le ministère de la guerre et la ville de Paris viendrait s'ajouter, comme seconde condition, toute militaire, l'adoption du principe d'une nouvelle enceinte tracée en dehors des anciens forts, mais que l'on n'élèverait qu'au moment nécessaire, et seulement là où les obstacles naturels, tels que la Seine et la Marne, par exemple, feraient défaut.

On a objecté que la nouvelle enceinte exigerait un effectif et un matériel plus nombreux que l'enceinte actuelle. Cela fût-il vrai,—et on va voir qu'il n'en est rien,—il y aurait entre l'enceinte nouvelle et l'enceinte actuelle cette différence énorme, que les défenseurs de celle-ci se tiendraient près de l'ennemi et le combattraient, tandis que les défenseurs de nos bastions de 1840 resteraient l'arme au bras jusqu'à l'heure où, notre première ligne de forts, les obus pleuvraient sur Paris. Ainsi que nous le disions, il y a un instant, ce que n'en doit chercher avant tout à obtenir aujourd'hui, en raison de la grande portée des pièces de siège et de la composition des troupes de garnison des places fortes, c'est d'éloigner les défenseurs de la population et de les rapprocher de l'ennemi. Ce résultat ne peut évidemment être atteint que par le report de l'enceinte vers la ligne de feu. Mais la nouvelle enceinte ne sera nullement un ouvrage permanent établi sur le périmètre des anciens forts," ce qui les obligerait à des travaux de développement et coûterait au moins 100 millions. Elle ne sera pas continue. Elle consistera en fortifications passagères; elle rappellera ce que les Romains firent à Sébastopol et les Turcs à Plevna; elle se composera de retranchements de champ de bataille s'appuyant sur les forts, sur les redoutes, sur les batteries, sur les cours d'eau, sur les bois; elle n'exigera nullement un effectif et un matériel plus considérables à ceux que demande l'enceinte de 1840, et elle offrira autant, si ce n'est plus, de résistance que des parapets avec embrasures et mâchonnerie.

On la voit, nous maintenons, en le précisant tout ce que nous avons dit, car nous sommes parfaitement certains de ce que nous avançons. Il n'est moins manifestement de continuer à discuter cette question que de la résoudre. Mous n'y reviendrons que lorsque ce qui nous sera effectivement débattu entre le conseil municipal de Paris et le ministère de la guerre.

Pour purifier les vêtements et à toilet, désinfecter avec le "Glenn's Sulphur Soap."

Les "Fike's Toothache Drops" guérissent les maux de dents sans manquer.

En Espagne, le 18 novembre:

El Cronista (conservateur) évoque le souvenir d'éloquentes avertissements de M. Canovas del Castillo, au congrès géographique, pour affirmer qu'il ne nous convient pas de faire une politique d'aventures internationales, et que nous devons plutôt nous dédier à restaurer nos forces à l'intérieur."

La Epoca et *El Diario Espanola* (conservateurs) affirment également que l'Espagne ne recherchent aucune alliance ni aucun appui qui impliquerait que la monarchie ait besoin d'où soutien étranger, toujours impopulaire en Espagne.

El Correo (libéral) dit: "Nous ne croyons pas que notre pays puisse renoncer un gouvernement assez insensé pour nous mêler aux effrayantes questions européennes. Nous n'avons aucun autre problème que celui de notre organisation intérieure, et, pour cela, il est indispensable de vivre en bonne intelligence avec tout le monde. Au lieu de nous brouiller avec les deux grandes nations occidentales, qui sont les marchés les plus importants de nos produits, nous devons réserver nos relations avec elles et éviter une politique d'aventures et de complications européennes."

La *Iberia*, organe de la majorité des Cortes, et la *Libertad*, nouvel organe du cabinet Posada-Herrera, déclarent qu'ils contresignent sans réserve l'opinion de *El Correo*.

El Dia, feuille dévouée aux intérêts matériels et commerciaux, opine dans le même sens, conseille de repousser net les avances de la diplomatie allemande, si elle continue à essayer d'entraîner l'Espagne dans des querelles qui ne sont pas siennes.

Enfin la *Correspondencia*, feuille surtout bourgeoise, repousse à plusieurs reprises la pensée d'une alliance ou même d'un rapprochement qui pourrait amener un refroidissement des relations avec la France.

Horsford's Acid Phosphate

Comme nourriture du cerveau.

Le Dr S. F Newcomb, Greenfield, O., dit "Dans des cas de débilité générale et de torpeur 'esprit et de corps, cet un excellent remède.

Réponse de Roquillon à son capitaine.

—Vous savez, feuillet, que l'armée ne doit se charger d'aucun service "occulte"

—Oui, mon capitaine.

—Eh bien, qu'est-ce que c'est un service "occulte."

—Dame! mon capitaine, c'est un détachement qu'on envoie à la procession

Décédé le 6 décembre, à une heure du matin, M. ROBERT S. UPSHUR, âgé de 70 ans, natif de la Virginie. Les familles ami lies et connaissances de la famille sont priés d'y assister. Le convoi partira de la maison mortuaire, coin des rues Miro et St Philippe.

Décédée, hier, à midi, à l'âge de 2 ans et 5 mois, MATHILDE AUGUSTINE HAGSTETTE, fille de Caroline Louise Lefevre et défunt Bernard G. Hagstette. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu ce matin à 10 heures. Le corps est exposé chez son père, No 146 rue Bourbon, entre St. Pierre et Orléans.

Heureux de la New Orleans City & Lake Railroad Company, No 102 rue du Canal, au 2nd étage—Nouvelle-Orléans, 6 décembre 1883.—Avis est par le présent donné qu'une élection de douze directeurs, pour servir pendant l'année courante, aura lieu aux bureaux de la compagnie LUNDI 17 décembre 1883, de 11 heures du matin à 2 heures de l'après-midi. Le livre de transfert sera fermé du 7 au 17 courant.

6déc—6 au 17 W. B. LEVERICH, Secrétaire.

Avis aux consignataires.—Le vapeur français le "MARTEN", commandant Coup, venant du Havre, commencera le déchargement de ses cargaisons à potence No 43, Quatrième District, jeudi, 6 décembre, à une heure P. M.

Les consignataires sont priés de faire leurs entrées en douane, et de s'occuper de la réception de leurs marchandises, sinon, certainement elles seront envoyées aux magasins à leurs frais et risques.

Aucune réclamation ne sera admise pour celle avarie, à moins que les décès n'aient été constatés sur la Levée avant la livraison de la marchandise.

Il est nécessaire de se munir d'un ordre pour retirer la marchandise, lequel sera délivré à nos bureaux sur le paiement du frêt.

FORSTALL, CLAYTON & Co.,

6déc—2f No 172 rue Commune.

A. M. & J. SOLARI,

IMPORTATEURS,

No 22 RUE DES MAGASINS.

—EN DEBARQUEMENT—

300 Caisses CHAMPAGNE Roeder.
800 " SARDINES Gillet.
80 " FROMAGES Hollande.
6 Cuvées de de Gruyère.
25 Caisses FRUITS AU JUS. Cossard.
75 " FRUITS A L'EAU DE VIE.
800 " MACARONI et VERMICELLE Cossard.
29 Boucs VINS FINS, Lb Pomys, Médoc, St Julien, Pos ignac, Sauternes.
60 " VIN de P. Clermont & Co.
9 Caisses CHOCOLAT MENIER—Vanille.
25 " VIN BOURGOGNE, Paul Guillemet
25 Bonbonne P. UMEAUX de Turquie.
400 Caisses PATES de Naples.
300 Paniers cabaret des LIQUEURS supérieures de Cincenier de Paris.
20 Caisses MOUTARDE anglaise de Colman.

—EN MAGASIN—

Un assortiment complet de VINS fins de Bordeaux et de Bourgogne, de CONSERVES, de FRUITS confits et secs, etc., etc.

6déc—4f

NEW 1 1-2

19 ..... RUE ST CHARLES 19

M. LEON MARTHE, nouvellement attaché au "Ruby Saloon", maintenant gérant du sus-dit établissement, a l'honneur d'informer ses amis ainsi qu'au public en général qu'il recevra tous les jours, à leur service, le meilleur Lunch de 11 à 2 heures. M. Marthe engage aussi les amateurs de la bière à venir essayer le fût de bière fraîche mis en vente par un connaisseur, à partir de ce jour. A leur service, le meilleur Cognac, Rhum, Genièvre, etc., etc. Le meilleur Whisky de Bourbon, Scotch et Irish. Le meilleur Cognac, Rhum, Genièvre,